

LE MALCRIADO
Souvenirs d'un sale gosse

Izequiel Batista de Sousa
En collaboration avec Philippe Boudoul

Éditions ThoT
Roman

Izequiel Batista de Sousa est né à São Tomé en 1953. Au moment de l'indépendance de son pays il a 22 ans et fonde, avec d'autres jeunes, l'Organisation de la jeunesse du mouvement de libération de São Tomé-et-Príncipe. Il est membre du Comité de la section théâtrale. Il écrit, met en scène et joue ses pièces très polémiques. Arrêté à la suite d'une représentation particulièrement mouvementée, il ne reste pas longtemps en prison. Il part alors à Lisbonne pour suivre un cursus universitaire plus classique pendant trois ans, tout en continuant à brûler les planches. En 1979, sans guère de bagages, il débarque à Paris où il s'inscrit à la Sorbonne et au Cours Simon. Dix ans plus tard, il se retrouve professeur d'Histoire à La Réunion. Il enseigne au collège et à l'université de Saint-Denis. Il publie une thèse de doctorat sur l'histoire de son pays, puis un ouvrage complet sur cette histoire coloniale : *Du Blanc au Noir*, en 2008. Il aborde aujourd'hui, pour la première fois, l'écriture d'un roman autobiographique d'après les souvenirs de son enfance à São Tomé.

« Entre l'Europe et l'océan Indien, il y a l'Afrique. Et l'Afrique est tout autour du golfe de Guinée qui est au centre du monde. T'as qu'à voir le planisphère. Et au milieu du golfe de Guinée se trouve l'île Saint-Thomas. Là-bas, ils disent São Tomé parce qu'ils parlent portugais.

Il y a de cela plutôt longtemps, sur le rivage de cette île où il fait toujours chaud, vivait tranquillement une très jeune et très jolie fille. Sa peau et le fond de ses yeux étaient d'un noir chaleureux et brillant. Ses cheveux aussi du reste, et ils ondulaient jusqu'à ses reins comme un flot d'encre de Chine pour en raconter bien des choses. Son corps était souple, et quand elle se promenait parmi les hommes, elle était heureuse de plaire à tous en sentant que la robe qu'elle portait se détissait fil après fil, sous leurs regards émus.

Elle s'appelait Antoninha et elle était vraiment bandante.

Un matin, elle alla flâner dans la brousse de l'île en songeant à l'homme qu'elle aimait. Comme il faisait très chaud, la jeune fille choisit de s'asseoir à l'ombre d'un très grand papayer. Là, elle rêva si fort aux caresses de son amant qu'une source jaillit entre ses cuisses, et bientôt une jolie rivière coulait devant elle. De beaux petits poissons argentés s'y ébattaient, un peu vicieux, mais très décoratifs. Lorsqu'Antoninha trempait le bout de ses pieds dans cette eau douce pour se rafraîchir, tous les poissons venaient sucer doucement le bout de ses orteils. Et la belle riait, non qu'elle fût chatouilleuse le moins du monde, mais parce qu'elle prenait toujours un grand plaisir à être touchée avec délicatesse par qui que ce soit.

Soudain, une grande ombre vint noyer celle du papayer. La jeune fille, levant la tête, vit en face d'elle un impressionnant géant à la peau blanche, qui la regardait fixement.

Le colosse avait les yeux verts et le poil roux. Il s'approcha de la belle et l'obligea à retirer sa robe, sous laquelle elle était nue comme d'habitude. Mais quand ce géant se déculotta pour satisfaire son désir, Antoninha constata avec une surprise amusée qu'il en avait une toute petite. Peut-être la stature du personnage accusait-elle le contraste entre un membre déjà modeste et un si grand corps.

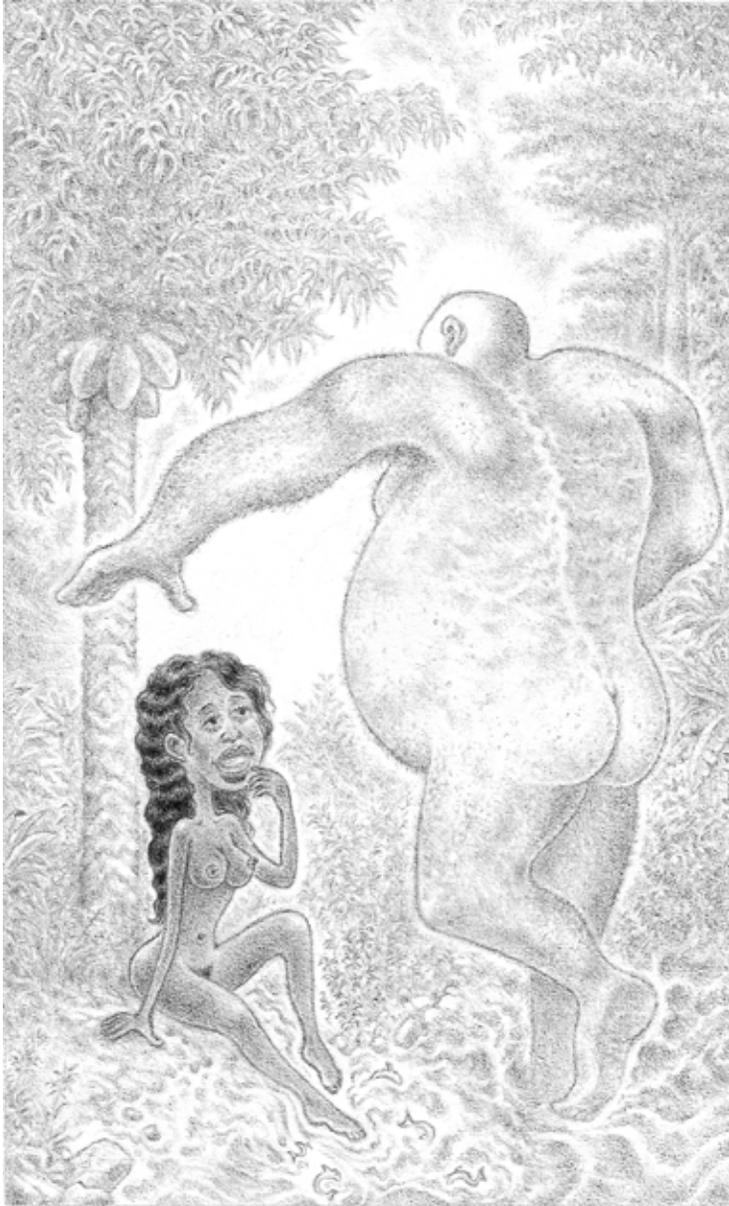
La jolie Antoninha était une femme de bonne volonté ; elle s'employa à aider le géant blanc à mener à bien sa petite affaire – vraiment très petite pensait décidément la jeune fille, dont l'amant était beaucoup mieux pourvu.

La belle s'installa donc sur le colosse dont elle engouffra lestement le pénis. Ensuite, elle se mit à la besogne, avec douceur et gentillesse, en ondulant gracieusement des fesses, et ce, jusqu'à ce que le grand Blanc eût pris son plaisir, tout en tâchant d'en engranger un peu pour elle-même, car elle ne s'oubliait jamais dans ce genre d'occasion. Quand le géant au visage pâle eut joui, Antoninha s'activa encore un peu avec nostalgie sur ce sexe trop vite apaisé. Se rendant rapidement compte qu'elle ne n'en tirerait plus grand-chose, elle se mit debout, puis s'en fut laver son cul délicat dans la rivière.

Lorsqu'elle sortit de l'eau, le géant s'était endormi sur le ventre et ronflait lourdement, la bouche dans la poussière. Antoninha, qui aimait les farces, eut l'idée de cueillir une grosse papaye, à peine mûre, qu'elle introduisit dans le fondement du colosse au poil roux, en l'enfonçant lentement, mais fermement, entre les fesses blanchâtres du géant qui ne se réveilla pas. Cela fait, elle s'éclipça en riant dans les broussailles.

Le soir, la jeune fille s'en retourna sur la plage et s'assit au bord de l'Atlantique pour raconter au grand Océan le bon tour qu'elle avait joué au Blanc. À l'horizon, un grand navire de bois montrait ses voiles.

... Et figure-toi que les vagues de la mer en rigolent encore sous la lumière du soleil couchant le soir à São Tomé. »



Antoninha constatou com uma surpresa amuada q'el en avat une toute petite...

Le récit d'Anthony m'a fait bien rire, moi aussi. Et lui, à présent, il me regarde en souriant, les yeux mi-clos et la tête légèrement renversée en arrière, comme à son habitude lorsqu'il savoure benoîtement la surprise et le plaisir d'un auditoire impromptu. Il a d'ailleurs la même expression quand il se fait chier.

Mais en cette fin d'après-midi venteuse, je le regarde installé dans ma cuisine avec sa bouille de vieux griot posé sous son arbre à palabres. Son regard presque fermé sur des millénaires de sagesse africaine après avoir dit ce qu'il fallait, mais pas plus.

Saint Louis sous son chêne quand il allait à Vincennes les jours de *tribunal-party*. Mais qu'est-ce que je débloque sur la fleur de lys à propos d'un type aussi noir que moi ? Un black, comme dit sa fille, la belle Cori aux yeux d'Orient. C'est fou ce qu'elle est belle, et ce qu'elle lui ressemble, à lui qui est presque aussi moche que moi.

Faut dire qu'avec nos deux têtes de Bantous, je dirais pas qu'on fait tache dans cette île de La Réunion où on s'est posés tous les deux il y a une vingtaine d'années. Non, ce qu'il y a c'est que même en face du plus black des créoles d'ici, on reste des Africains. Allez donc dire à un créole qu'il est africain !

La belle Cori aux yeux d'orient... L'Orient de sa maman. Tiens, encore une créole. Celle-là, mon ami Anthony s'est donc permis il y a vingt-trois ans de lui fabriquer une petite Africaine de son cru. Et comme si ça ne suffisait pas, monsieur a récidivé il y a quatre ans avec une autre créole d'Orient (il aime bien les Vietnamiennes et les Chinoises – c'est son côté rouge) pour lui faire un petit Manuel. Lequel ressemble tout aussi scandaleusement à son père et à sa sœur.

C'est peut-être à cause d'eux qu'il est là en face de moi, Anthony. Il s'est appuyé les cinquante bornes qui séparent Saint-Denis (préfecture de La Réunion) du petit bled de Cambourg où j'ai posé mes pénates, parce qu'il attend quelque chose de moi.

Moi, bien sûr, je n'ai pas de nom. Je n'ai pas à en avoir puisque je suis le rédacteur. Anthony c'est le conteur. A lui l'inspiration, à moi la com. Comme Aaron avec son petit frère Moïse. C'est moi l'aîné. À moi donc d'écrire, de mettre en forme toute l'histoire qu'il veut transmettre à Cori et Manuel. Cette part d'Afrique qu'il souhaite leur léguer.

Anthony et moi sommes nés dans l'île de São Tomé, au large de l'Afrique-Équatoriale. Une ancienne colonie portugaise qui est devenue indépendante à peu près au moment où on a foutu le camp du sol natal. Et depuis plus de trente ans, nous nous payons le luxe de critiquer à l'envi la corruption et l'incompétence des gouvernements de notre ancienne patrie. La prévarication, le mensonge et la mauvaise foi, toute une humanité si décevante qui reste la toile de fond du spectacle navrant qu'offre quotidiennement ce théâtre extrêmement subventionné qu'est un État africain. Et pour nous finalement c'est chouette : on peut critiquer la mise en scène, taper du pied, siffler les acteurs, après nous être éclipsés côté jardin. Et nous voilà ce soir, comme le chantait le grand Jacques.

Tout de même, avant de m'y mettre, il faut que je le fasse chier un peu, le petit Anthony.

— António !

— C'est moi !

— Je sais bien imbécile que c'est toi. Alors tu t'appelles pas Anthony ? C'est quoi ça, un pseudo, un nom de guerre ? Et notre langue maternelle, c'est bien le portugais comme on le parle à São Tomé ? Papiers s'il vous plaît ! Comme au bon vieux temps...

— Ben, sur mes papiers c'est « Anthony ». Rappelle-toi quand on était à Paris, tous les Africains qu'on voyait, ils étaient tous d'Abidjan et de Dakar. C'est eux qui m'ont dit « Anthony », et c'est resté sur mes papiers quand je me suis fait gaulois.

Parfait, nous voilà deux Gaulois avec nos têtes de Bantous. On va pouvoir passer à la suite. Et pourtant, quelque chose n'a pas encore été dit. Quelqu'un manque à l'appel qui est déjà avec nous. De fait, mon ami me l'a amené si je puis dire dans ses bagages, lui qui est venu chez moi les mains vides et la tête pleine de nostalgie. Un grand malade !

Je me rappelle en effet une des rares fois où je me suis laissé inviter chez Anthony, dans son bel appartement de Saint-Denis. Son foyer conjugal. Bien mieux tenu que ma tanière, par l'épouse légitime. Aux murs et sur les meubles, de l'entrée à la salle de séjour, et probablement jusqu'aux chambres, des photos de famille, les vacances, les copains. En cherchant bien on trouve même Anthony et ses gosses, tout sourire sur une plage de São Tomé. Quelques clichés plus anciens avec des membres

de la famille de madame. Mais rien de l'enfance de mon ami. Pas une image de l'archipel de notre enfance. Pas un bruit d'autrefois.

Ce jour-là, nous étions allés nous installer dans son bureau pour discuter plus tranquillement. Entre Africains. Un vrai foutoir, auquel mon bordel personnel de Cambourg n'avait rien à envier. Table et chaises croulant sous les papiers et les bouquins, cendriers en équilibre sur une pile de dictionnaires ou des copies à corriger, tasses de café plus ou moins vides. Et puis les étagères d'un meuble sans fioritures sur lesquelles étaient entassés dans un désordre indescriptible d'autres bouquins, d'autres classeurs, d'autres papiers. Là au moins, non seulement je me sentais moins dépaysé, mais tous deux, nous sentions plus ce que nous avons été.

Les murs de la cellule étaient nus, sans même un petit souvenir *made in Africa* pour justifier les origines du maître des lieux. Ah si, dans un coin, entre une serviette de prof et un monticule de copies d'étudiants, une statuette de bois représentant bien entendu une superbe Vénus callipyge en provenance de l'Angola, dont les seins obusiers et le cul proéminent avaient suscité un jour la sympathie de mon ami. Mais finalement, comme ce dernier, elle avait échoué ici plus qu'elle n'y avait trouvé sa place.

Et voilà qu'en débarrassant un siège de son fatras pour me poser, une partie de la paperasse m'échappe des mains et se répand par terre.

Je me penche en soupirant pour vaguement reconstituer une pile d'imprimés là où je peux encore trouver de la place. C'est à ce moment-là que je suis tombé sur la photo. Elle était sous verre dans un cadre vaguement fantaisie. Je suis resté un moment à genoux, sous le regard imperturbable de la Vénus africaine qui, à ce moment-là, avait l'air de me faire de l'œil avec ses nichons pointés vers moi.

C'était un cliché en noir et blanc, mais j'avais l'impression de n'y voir que du gris. Peut-être à cause du complet imposant, et d'une coupe impeccable, que portait fièrement un encore plus imposant personnage. À droite et à gauche du monsieur, deux gamins en polo et culotte courte, d'une coupe nettement plus approximative, et qui avaient l'air de n'être là que pour poser en son honneur. Et puis, derrière le garçon de gauche, dont le sourire d'une malice provocatrice me rappelait l'expression de quelqu'un que je connaissais bien, une petite dame en

tailleur clair avec une boule de cheveux noirs, presque du genre afro, qui souriait timidement en tenant contre elle un sac à main de femme respectable.

Il est curieux que je n'aie pas saisi immédiatement que le polisson au sourire malicieux n'était autre que mon camarade Anthony, et surtout que l'homme en complet gris, avec la pochette, la cravate et les souliers *ad hoc*, était son père : le *senhor* Higino Batista de Sousa.

Je savais qu'Anthony avait un frère cadet qui vivait au Portugal, le gamin de droite, d'allure beaucoup plus sérieuse et au sourire beaucoup moins effronté. Des lunettes de vue posées, sur un nez beaucoup moins épaté que celui de son aîné, achevaient de donner au garçon une physionomie d'enfant sage. Quant à madame, elle avait l'air presque effacée derrière ses hommes.

La photographie remontait vraisemblablement au début des années soixante et avait, de toute évidence, été prise dans le studio d'un professionnel. À Lisbonne ou à São Tomé ? Anthony m'apprit que le cliché avait été fait à São Tomé et qu'il s'agissait du dernier, sinon du seul portrait de sa famille existant.

Mon camarade jeta à peine un coup d'œil en direction de la photo lorsque je la lui remis en le regardant d'une façon significative : « Ah oui, c'est Higino... » Comme si cette seule évidence méritait d'être mentionnée. Car Anthony venait de faire entrer dans la pièce où nous nous trouvions un troisième individu, son père.

Et aujourd'hui dans ma cuisine, dans ma cambrousse, il me l'a amené Higino. Il me l'a installé à demeure, ce troisième homme, lequel va se révéler être le grand protagoniste de l'histoire de son fils. Pour l'instant, il est discret le cher homme, il n'est pas encore sorti de son cadre. Il ne m'impressionne pas, mais je vois bien qu'il ne nous quitte pas des yeux ni de son air avantageux. Drôle de compagnie, pour le solitaire que je suis, perdu dans ma cambrousse...

Ma cambrousse... mon Cambourg, c'est un petit village des « hauts » (trois cents mètres d'altitude tout de même !) de la commune de Saint-Benoît – une des vingt-six municipalités, et non la moindre, du département de La Réunion. Saint-Benoît est dans « l'Est ». Je veux dire, le Grand Est agricole et broussard, c'est le versant « au vent » de La Réunion, le plus vert.

C'est donc là, au cœur de cette Réunion profonde, calme, broussarde, et peut-être sauvage pour certains, à peine dérangée par le grondement des camions, des voitures, des tracteurs et des motos, que le destin a localisé ma tanière, mon lieu d'asile, incompréhensible pour Anthony, comme pour le reste de mes amis africains et réunionnais.

— Pourquoi tu ne loues pas un appartement en ville, à Saint-Benoît ou à Saint-Denis, d'autant plus que tu t'entêtes à ne pas passer ton permis de conduire ?

— Je suis bien ici. Je n'embête personne que je sache, non ? Laissez-moi sauvage.

— En attendant, pour venir te voir, il faut venir te débusquer dans ton trou. Tu serais en ville ce serait plus simple.

— Eh bien, retourne en ville, il est tard.

Mais Anthony ne m'écoute plus ; voilà que son regard est tourné vers la baie vitrée de ma cuisine, à travers laquelle on peut admirer dans la rue un très joli gibier cambourgeois, perché sur ses talons. Mon regard accompagne celui de mon camarade jusqu'à un point précis de l'anatomie de la donzelle, ici il s'agit de deux muscles formant un seul ensemble, harmonieux et doté d'un mouvement perpétuel, et dont la grâce a très largement inspiré les peintres depuis la Renaissance, et même avant.

Anthony : T'as vu ça ?

Moi : Eh quoi ?

Anthony : Ce cul ! Putain, je savais pas qu'il y avait de si belles choses à Cambourg !

Ô Jésus, miséricorde ! « Les morts ont tort », comme on dit chez nous. À travers le pantalon beige clair, on apercevait nettement comment la mince ficelle glissait tout doucement et se perdait entre les deux joues de son bonheur. Sous le charme, nous avons continué à suivre le motif d'un regard captivé, au point que nous sommes sortis dans la rue pour prolonger le plus longtemps possible cette perspective sur la belle qui le savait (ô vous que j'eusse aimée, ô vous qui le saviez !). Et puis, il a disparu vers d'autres regards.

Rentrés, nous sommes restés un court moment silencieux jusqu'au moment où j'ai déclaré à Anthony :

— Alors, on commence ?

— On a déjà commencé.

PREMIER SAMEDI

Bercé par la symphonie des oiseaux perchés sur la fenêtre de ma chambre, j'étais endormi ; juste une petite sieste avant de me consacrer au ménage habituel. J'ai été réveillé par le bruit de la voiture.

Ma tanière est à l'angle entre la départementale, qui traverse le village, et la petite rue des Bougainvilliers, où on ne trouve d'ailleurs aucun bougainvillier. Toutes les maisons avoisinantes sont clôturées, pas la mienne. De la route principale, côté mer, on l'aperçoit à peine, cachée derrière une haie d'arbres jamais entretenue. Sur la petite rue des Bougainvilliers, sans bougainvillier, il y a une haie en bambou de presque deux mètres de haut sur huit de long ; celle-ci, bien taillée, ne couvre pas toute la longueur de la cour, d'où l'épisode du string au chapitre précédent. Pas de portail, ce qui donne à l'endroit un aspect provisoire où les femmes et les chiens ne s'arrêtent que pour en repartir. C'est une sorte de relâche broussarde, un lieu de transit.

Côté jardin, bananiers, avocatiers, palmistes et citronniers, un pêcher aussi, un litchi, un manguier, un goyavier occupent l'espace où évoluent la couleuvre et le *tang*, le furtif porc-épic local. Ces deux-là s'invitent même parfois dans mes murs ! Beaucoup de moustiques, de guêpes et des « mouches à miel » (des abeilles). Le jardin est traversé par le petit ruisseau de Saint-François, qui pleure en même temps que le ciel, et que j'aime voir joliment couler à travers la fenêtre d'une de mes chambres où je reçois certaines visiteuses impromptues.

Ce samedi je n'accueille pas un de ces visiteurs occasionnels comme Sa Majesté la reine des mouches à miel et sa cour, ou le placide monsieur *Tang*. C'est un rendez-vous de travail ; jour d'écriture, *dies scriptae*.

La tasse de café d'Anthony est à moitié vide et mon ami est perdu dans ses pensées. Pour lui le voyage a commencé. La nostalgie. La solitude loin de la terre où est enfoui son cordon ombilical. Il est déjà en train de construire le pont entre lui et son passé, entre son être et ses racines.

Récit d'Anthony

« Au commencement était l'Afrique.

Et puis les hommes ont peuplé le monde.

Pourtant, il y a cinq cents ans, São Tomé était encore vierge. Les premiers êtres humains qui ont débarqué sur cette terre étaient des Blancs. Ils venaient du Portugal. Et moi l'Africain, les premiers mots que j'ai entendus étaient portugais. Et créoles.

Car notre île fut un lieu de déportation et d'esclavage. Un pays de misère et de peurs, où le colonisateur implanta toute une population de déracinés en transit pour le Nouveau Monde, ou employés à la mise en valeur de ce nouveau grenier à sucre que devait devenir l'archipel nouvellement découvert, São Tomé et l'île sœur de Príncipe.

En même temps, on déversait sur ces îles tout un peuple de voleurs et de prostituées, ratissés dans les prisons du Portugal.

Voilà ce qui fut la première colonisation de ce morceau d'Afrique à la dérive.

Et comme les esclaves étaient toujours plus nombreux, et que les Portugais n'ont jamais répugné à forniquer avec la négresse, le métissage fonça très vite la peau même des plus grands propriétaires de l'île qui continuaient à répéter : « On n'est pas des nègres, on est des Portugais ! » On croirait entendre un créole de Bourbon...

Je suis né à São Tomé, comme toi. São Tomé-et-Príncipe. Deux îles que les Portugais appellent « les îles au centre du monde » parce que leur place est au milieu du planisphère, sur l'équateur. Et pratiquement à la longitude zéro. Même pas mille kilomètres carrés pour les deux, à quelque cent bornes des côtes africaines.

Comme à La Réunion, il y a des montagnes et des torrents qui dévalent vers la mer après avoir traversé l'*ôbô*, la sombre et luxuriante forêt

dense où braillent les macaques et rampe le cobra noir. Beauté originelle de plus en plus menacée par l'incurie des uns et l'avidité des autres, ces vrais requins du golfe de Guinée et dont l'appétit est insatiable ; ceux-là, j'ai pas fini d'y revenir.

Je te disais que nous autres les créoles sãotoméens, *filhos da terra* (enfants du pays), on s'est vraiment pris pour des Portugais, à mesure que notre île passait du Blanc au Noir. C'est à l'époque de la grande charognerie européenne sur l'Afrique que Lisbonne se rappela nos deux petits points noirs sur la carte de l'Empire. On décida qu'il était temps de reciviliser ces nègres qui profitaient paresseusement depuis trois siècles du futoir colonial portugais. On les vira de leurs places et on rajouta des esclaves pour faire bon poids.

Et lorsqu'il fallut finalement bien tenir compte de l'interdiction de la traite, on inventa l'engagé. De nouveau, des milliers d'Africains furent déportés, mais sous contrat ! Je ne suis même pas sûr qu'ils étaient pas enchaînés à fond de cale. La seule différence c'est qu'on leur faisait payer le voyage ! C'est pas formidable non ? Désormais, l'esclave était volontaire. Engagé. Il devait à présent rembourser le prix de sa servitude. Comme manière de l'avoir dans le cul, y a pas mieux !

Débarqués dans « l'île Chocolat », les malheureux Anglais et Mozambicains étaient envoyés à coups de trique à la cueillette des cabosses du cacao qui avait remplacé la canne dans les plantations des Blancs. Et ce système-là, je peux t'en parler parce qu'il avait encore de beaux restes dans ma jeunesse.

Je les ai connus ces engagés, ces *boçais* comme on disait. Ils disaient encore merci après une journée de travail de quinze heures, dans leur portugais de petit-nègre : « *Dá ainda patlão, obligato patlão* » (donne encore, merci patron). Comme au XIX^e siècle quand ils recevaient avec gratitude les coups de férule et de nerf de bœuf. Sauf qu'à mon époque, tous ces sauvages avaient été promus serviteurs ce qui ne changeait d'ailleurs strictement rien à la servilité de leur condition.

Nous voici donc au XX^e siècle, et je vais bientôt entrer en scène. Figure-toi que dans les années soixante, nous autres les Sãotoméens de souche, nous méprisions copieusement tous ces sauvageons parqués dans les grandes propriétés, entre le cacao et l'eau-de-vie frelatée qui contribuait à leur abrutissement. D'ailleurs nous ne les connaissions pas.